



«Amen». A droite, les mamas, têtes baissées, harassées par le travail de la semaine, vont entrer dans l'église catholique, comme elles le font chaque dimanche. A gauche, elles en sortent requinquées, respiritualisées, pour faire face aux difficultés de la vie et attaquer une nouvelle semaine de labeur.



«Made in China». Plusieurs clins d'œil ici. Une pollution visuelle et un message vis-à-vis de la globalisation: ce plastique n'a rien à faire dans les villages, il est apparu au détriment de l'argile. Pourtant, le plastique est devenu un signe de statut social et un outil indispensable pour recueillir l'eau potable.

Le Congo prend une pose

Souvent associée à la guerre, la RDC montre à travers l'objectif de Patrick Willocq un autre visage. Celui de villageois qui aident à mettre en scène et en images leur quotidien.

«**Education ou travail.** Les «papas» préfèrent envoyer leurs enfants aux champs, c'est productif, ça nourrit la famille. Les effectifs scolaires diminuent au fil de l'année. A gauche, c'est l'institution scolaire, les enfants sont vêtus de blanc et bleu, alors qu'à droite leurs chemises sont chamarrées, aux couleurs de la vie. Le travail assure l'indépendance, prétendent les «papas».

Par **BÉATRICE VALLAEYS**
Photos **PATRICK WILLOCQ**

Willocq est-il un humaniste? Sans l'ombre d'un doute. Ses photos en sont la meilleure preuve, mais aussi la manière dont il les conçoit, les construit, les réalise. Willocq aime les photos «montées». Et l'on voit bien qu'en effet le décor, les couleurs, les personnages, tout est pensé, rien n'est saisi à la sauvette, ni dans l'effroi d'une scène de guerre. Ses photos prises dans des villages de la province de l'Equateur, dans l'ouest de la république démocra-

tique du Congo (RDC, ex-Zaire, ex-Congo belge) sont paisibles, en absolu contre-pied de ce que nous montrent d'ordinaire les images africaines.

«**RÉALITÉ.** «Les photos de la guerre, la misère, les viols, cette terrible réalité existe, bien sûr, et en particulier dans l'est du Congo, explique Willocq. Mais il y a une autre réalité dans ce pays immense, où des gens essaient d'avoir une vie normale, après des décennies d'instabilité, des gens qui veulent reconstruire une région qui a beaucoup souffert. C'est ce Congo que j'aime raconter, ces villageois qui n'ont pas notre confort matériel, mais ont gardé les valeurs humaines. Une classe moyenne est en train d'émerger, une Afrique qui marche, se développe et dont, hélas, on ne parle pas assez.»

Willocq a vécu à Kinshasa de l'âge de 6 à 12 ans. Son père y travaillait pour un constructeur de voitures. Six ans de rêve dans le Zaïre postcolonial avec «vieux papa Axel», boy adoré et réciproquement respecté. La famille part ensuite en Irlande, à Singapour, en Egypte. «J'avais le virus de l'expatriation, dit Willocq, j'ai eu bien du mal à me réinstaller en France.» Sitôt ses études terminées, il se retrouve en Asie, où il vit vingt-trois années. «Je me sens déraciné mais bien partout», s'amuse-t-il.



L'Afrique lui manque, et le voilà de retour au Zaïre, devenu la RDC. Un petit tour sur les lieux de son enfance à Kinshasa, avant d'accomplir un périple au nord de la capitale, dans l'Equateur, où vivent les Bantous et les Pygmées. Les habitants apprennent à le connaître, lui font confiance. Puisqu'il est photographe, il va les photographier. Mais en leur demandant leur participation, en les écoutant, en créant un décor, en mettant en scène leur vie et leurs désirs, en réalisant avec eux des castings. Chaque photo est un thème – message – discuté avec les futurs acteurs, la chefferie d'abord, les villageois ensuite.

«**DÉCOUVERTE.** Et puisque la photo résonne avec le voyage, Willocq a une autre idée : celle d'organiser des expéditions dans des lieux où les Blancs n'ont pas

l'habitude de passer. «Je voulais donner aux «aventuriers» l'occasion de partir à la découverte de l'autre, et du même coup d'eux-mêmes.» En prélevant un pourcentage de la «facturation client», il crée un fonds de solidarité qu'il réinvestit dans les villages. «Un tourisme équitable et solidaire, explique-t-il, qui sert à toute la communauté.» C'est sa plus grande fierté, qui lui a valu, en décembre, le prix AFD (Agence française de développement). «Une consécration supplémentaire à mon travail.» ◆



«**Bois de chauffe**» (à gauche). Dans les villages, ce sont les femmes qui font les gros travaux manuels. Elles rentrent chaque jour de la corvée de bois en forêt, portant jusqu'à 30 kilos sur leur dos. Sans le bois, rien n'est possible, et la forêt est indispensable à la survie.



Par opposition, «**Bras croisés**» (à droite) est un clin d'œil pour montrer que les hommes en font beaucoup moins. Mais cette photo révèle aussi le manque d'emplois pour les villageois qui, malgré cela, ne sombrent pas dans la délinquance. Les hommes affichent une fierté, une dignité qu'on voit à travers leur beauté plastique.